

Philippe Lançon: « Bach, Proust, Vélasquez ont veillé sur moi, très concrètement »

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR
ALEXANDRE DEVECCHIO
@AlexDevecchio

« Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille... Les vers de Baudelaire hantent le livre de Philippe Lançon. « Je ne souffrais pas, j'étais la souffrance », peut-on lire dans « Le Lambeau ». Cette douleur, infinie et lancinante, morale et physique, celle de la perte des autres et d'une partie de soi-même, ne quitte plus le journaliste depuis le 7 janvier 2015. Ce jour-là, comme chaque mercredi, il se rend à la conférence de rédaction de « Charlie Hebdo ». Il y est question de « Soumission », de Michel Houellebecq, qui paraît le matin même. « Le mage Houellebecq avait tout prévu, vraiment, sauf l'attentat », écrit Lançon. Des frères Kouachi, il ne voit que les jambes et n'entend que la voix. « Presque douce », qui dit « Allah Akbar » entre chaque tir à bout portant. Lançon est fauché par les balles. Elles emportent sa mâchoire et sa vie d'avant. « Le Lambeau », événement éditorial de l'année (on lui promet déjà le Renaudot ou le Goncourt!), mêle l'intime et le tragique. C'est le récit chirurgical et poignant d'une impossible reconstruction. Celle d'un homme défiguré et d'une France déchirée. Lançon, critique littéraire exigeant, juge inutiles les entretiens avec les écrivains. Fort heureusement, il a accepté de se prêter à l'exercice pour « Le Figaro ». L'hôpital, la vie après « Charlie », les banlieues, l'art rédempteur : confidences d'un survivant.

LE FIGARO. - Votre livre a reçu un accueil critique et public exceptionnel. Vous attendiez-vous à ces réactions ?
Comment expliquez-vous ce succès ?
Philippe LANÇON. - L'auteur est le plus mal placé pour faire la sociologie du succès (ou de l'échec) de son livre. Un livre, on l'écrit tout seul, avec un plaisir difficile, et j'avais suffisamment de problèmes à surmonter pour écrire le mien sans me préoccuper de savoir comment, un jour, il serait reçu. Par exemple, je pensais m'y mettre sérieusement à l'hiver 2016-2017, après une double opération assez lourde qui m'avait transformé en grenouille à la saison des amours. J'avais sous-estimé les effets de cette opération et les difficultés de la rééducation qui a suivi. Si bien que la grenouille, ne pouvant se faire aussi grosse que le bœuf, a dû repousser de quelques mois ses prétentions. Plus sérieusement, je n'avais pas mesuré jusqu'à quel point l'événement lui-même - l'attentat contre Charlie - avait choqué la société française. Je ne suis ni sondeur, ni sociologue, ni politicien, et en plus je suis assez pessimiste. Aujourd'hui, je me dis simplement ceci : cet événement, croisant et révélant la vie d'un homme qui en a été victime et qui le raconte de cette façon-là, intime et sans tricherie, a touché plus de lecteurs que je ne pouvais l'imaginer.

Chacun a un souvenir précis de ce qu'il faisait au moment des attentats de Charlie Hebdo. Et pourtant, votre livre apparaît presque dégage de la dimension politique et sociale de l'événement. C'est d'abord le récit intimiste d'une reconstruction. Pourquoi avoir choisi cet angle ?
Ce n'est pas un angle : c'est une nécessité. Des opinions politiques et sociales, tout le monde en a, au café, entre amis, à la radio, dans les journaux, et même dans les livres. Dans le mien, il y en a le moins possible, et, quand il y en a, ce ne sont que celles de l'homme que j'étais aux différents moments où je le décris : des éléments de l'action et d'information. Les opinions générales diluent le récit qu'elles surplombent pour le rendre vague, lourd, complaisant ou criard. Je me suis contenté de raconter, aussi précisément et intimement que possible, l'attentat dont j'avais été victime avec d'autres, et comment cet attentat avait changé ma vie dans toutes ses dimensions, mais aussi, exclusivement de mon point

de vue, celles de mon entourage immédiat (famille, amis, soignants) dans les dix mois qui ont suivi. Je l'ai fait avec les moyens littéraires dont je disposais, pour donner à cette traversée une forme qui évolue probablement, je ne sais pas trop, selon les différents états physiques et psychologiques que j'ai éprouvés. Les spirales de la mémoire sont des éléments actifs du récit, parce qu'elles l'ont été à cette époque de ma vie. Je

Si je décris la cervelle de Bernard Maris, c'est parce que c'est la première chose que j'ai vue en ouvrant les yeux après le départ des tueurs

PHILIPPE LANÇON

croyais avoir perdu tout lien sensuel et même existentiel avec mon passé. Il apparaissait par flashes devant moi ou en moi. J'étais devenu un enfant de 50 ans, saturé d'angoisses et d'images que j'essayais d'attraper comme des lucioles dans la nuit.

Cette œuvre, vous l'avez d'abord écrite pour les lecteurs, pour ceux qui sont morts ou pour vous-même ?
Un moyen de survivre ?

Si on écrit vraiment, on écrit d'abord pour soi-même, même s'il est certain que le 12 janvier 2015, comme je le raconte, j'ai commencé à imaginer mon premier article pour les morts ou, plutôt, avec eux et sous morphine. Mais écrire ce livre n'est pas un « moyen de survivre ». La survie a eu lieu avant, à l'hôpital, au jour le jour, d'opérations en séances de rééducation, et aussi bien sûr en famille et avec les amis. Je n'ai commencé à écrire *Le Lambeau* que quand la vie me semblait à peu près assurée.

Votre description précise de l'attentat a été jugée « insoutenable » par certains critiques. Vous êtes-vous interrogé avant d'écrire cette scène ?

Comment raconter l'innommable sans tomber dans le voyeurisme ?
« Insoutenable » est un adjectif que je ne comprends pas, une baudruche. Ou alors il faut dire que tout livre qui mérite d'être lu raconte des choses « insoutenables », en trouvant justement des formes qui permettent de les soutenir, et donc de les sentir ou de les voir : ce qui est « insoutenable », c'est tout simplement la réalité de l'expérience des autres. Par exemple, si je décris la cervelle de Bernard Maris, c'est parce que c'est la première chose que j'ai vue en ouvrant les yeux après le départ des tueurs. Cette vue s'est transformée en vision dans les jours qui ont suivi - une vision qui occupait mes nuits et m'empêchait de fermer les yeux. Cela aussi, je le décris. Ne pas le faire, ne pas entrer dans cette vue et cette vision qui ouvraient pour moi la porte du monde d'après, c'était renoncer à écrire. En revanche, ce qui aurait été pour moi inadmissible, et même abject, mais non « insoutenable », aurait été de décrire ce que je n'avais pas vu ou expérimenté directement. Il y avait d'autres visages détruits, dans cette salle de rédaction : comme je ne les ai pas vus, je n'en parle pas.

Après la mort des frères Kouachi, votre frère s'écrie : « Ils les ont butés, ces salopards. On ne va pas pleurer ! » Leur sort semble vous indifferer. Vous êtes même presque choqué par le ton inhabituellement violent de votre frère. La souffrance est omniprésente

dans le livre, mais la colère semble absente. Pourquoi ?

Je n'en sais rien. Je n'ai simplement pas éprouvé de colère. Comment en éprouver vis-à-vis d'une paire de jambes noires et d'une voix presque douce qui dit « Allah Akbar » entre chaque tir à bout portant ? Je vois bien que la colère est un sentiment à la mode que de nombreuses personnes semblent enchantées d'exprimer et de propager - au nom des autres. Je ne nie pas qu'elle ait de très bonnes raisons d'exister, mais je n'allais tout de même pas feindre un sentiment absent. Non seulement la colère n'entraîne pas dans les chambres où je luttais, mais je crois vraiment que, si elle avait été là, elle n'aurait pu qu'ajouter au mal que j'éprouvais. D'ailleurs, l'absence de colère est un état qui n'a rien de voir avec la complaisance ou la naïveté. Pour moi, c'est au contraire un pas vers la lucidité, la clarté. Et, pour finir, je crois qu'il faut être méfiant et même sauvage envers ses émotions quand on écrit depuis leur source, si on veut avoir une chance de les faire comprendre et sentir.

Durant ces longs mois de reconstruction, n'avez-vous jamais eu envie de vous révolter contre ceux qui avaient fait ça, contre leur idéologie, et contre ceux qui avaient rendu la propagation de celle-ci possible ?
Me révolter ? Non. Comprendre ce qui les anime, oui. J'ai lu pas mal de choses depuis et, malheureusement, je ne trouve pas cela très intéressant. Je n'ai

Interviewer Houellebecq ? Je préférerais aller boire un verre avec lui...

PHILIPPE LANÇON

aucune fascination pour les tueurs et les têtes vides dans lesquelles résonnent toutes sortes de fantasmes religieux ou idéologiques.

Vous rapportez les propos de Tignous et Bernard Maris lors de la dernière conférence de rédaction à propos des djihadistes. Le premier, sans les justifier, se demandait « ce que la France avait vraiment fait pour éviter de créer ces monstres », tandis que Bernard Maris lui répondait que « la France avait beaucoup fait, déversé des tonnes d'argent ». Vous ne donnez pas votre propre point de vue sur cette question. « Comment en est-on arrivé là ? » et « Comment faire pour que cela ne se reproduise pas ? » : vous êtes-vous posé ces questions ?
Avez-vous des réponses ?

Non. Je constate qu'il y a trente ans, jeune reporter, je pouvais aller dans n'importe quelle cité et parler avec à peu près n'importe qui, sans intermédiaire et sans problème, comme ça, malgré les tensions : les gens acceptaient de parler, ils me croyaient donc utile, ils croyaient en un dialogue possible à travers le journaliste qui venait les écouter. C'est devenu difficile, et je crains que le fait d'avoir vieilli n'y soit pour rien. Pour le reste, je ne ferais que donner une opinion dépourvue de compétence, or mon livre est sans opinion.

Vous soulignez à quel point l'esprit Charlie était une part de l'esprit français. Avec Cabu, Wolinski, Charb, Tignous ou Bernard Maris, une partie de notre civilisation a-t-elle disparu ?
Absolument pas. L'esprit critique, le sens de la farce, la caricature, le second degré, l'insolence envers toutes sortes de bigots, de pouvoirs et d'hypocrites, tout cela est bien vivant. Ce qui est mort le 7 janvier, ce sont des hommes.

Avant l'attentat, vous aviez prévu d'interviewer Houellebecq à propos de *Soumission*. Si vous deviez l'interroger aujourd'hui, quelles questions lui poseriez-vous ?
Aucune. Je préférerais aller boire un verre avec lui, et les mots viendraient s'ils doivent venir. Je lis ces jours-ci *Oblomov*, le roman où Ivan Goncharov décrit un homme mélancolique et rêveur, un noble russe du XIX^e siècle re-

lativement épuisé, qui ne sort à peu près jamais de son lit - du moins, dans la première partie du livre. Voir le bruit du monde depuis son lit, en état d'absorption nerveuse, tout en rêvant d'un monde meilleur, comme un enfant, et en ne cessant de procrastiner, c'est une position douloureuse mais intéressante. J'aimerais, s'il a lu le roman, parler d'*Oblomov* avec Houellebecq. Ou, pourquoi pas, de Houellebecq avec *Oblomov*.

Le Lambeau dresse en filigrane un portrait de l'hôpital. Est-ce un univers que vous connaissiez ?
Qu'en avez-vous retenu et qu'aimeriez-vous dire aux personnels soignants ?

Je connaissais un peu l'hôpital, surtout psychiatrique et sur quelques terrains de guerre, par des reportages, et aussi, comme beaucoup d'entre nous, parce que des proches y avaient séjourné, parfois jusqu'à la mort. Les rares séjours que j'y avais faits en tant que patient, et que je raconte, ont été éphémères. Je ne l'avais donc pas vraiment expérimenté. Ceux qui m'ont soigné et me soignent savent toute la gratitude qu'ils m'inspirent, et savent aussi que j'ai encore besoin d'eux ! Les chirurgiens m'ont appris ou rappelé l'importance de la précision, de la décision, de la modestie face à la nature, et qu'il faut la fermer quand on n'a rien de certain à dire : une très bonne école. Pour le reste, mon expérience est strictement circonscrite aux services dans lesquels j'ai vécu et je m'interdis de porter un jugement sur l'état général du monde hospitalier. Je constate simplement que, là où je vais, les conditions de travail sont plus difficiles, les moyens et les effectifs, plus réduits, et que, comme toujours quand la volonté politique de soutenir un secteur en difficulté n'est pas claire, ce sont les bu-

reaucrates et les comptables qui creusent des galeries, comme des taupes, où ils imposent leurs normes. Cette situation est lassante et déprimante pour les soignants. Elle conduit les meilleurs à se transformer en héros, ce qui n'est pas souhaitable. On a besoin d'un système accueillant et efficace, intelligent et patient avec le patient ; on n'a pas besoin de héros.

Le Lambeau peut aussi se lire comme un hymne à l'art et à la culture. Vous y évoquez magnifiquement Bach, Proust, Vélasquez. Est-ce la beauté qui vous a sauvé ?

Je n'« évoque » pas Bach, Proust, Kafka, Thomas Mann, Vélasquez, Poussin. Ce sont des écrivains et des artistes qui m'ont accompagné. Qui ont veillé sur moi, très concrètement. Des instructeurs, d'ailleurs sévères, et qui ne m'ont jamais consolé sans me faire payer la consolation d'un supplément austère de compréhension et d'acceptation. Quant à la beauté, je ne sais pas ce que c'est, c'est trop personnel, je sais simplement qu'il m'arrive d'y être sensible, en général quand je ne m'y attends pas.

Croyez-vous comme Dostoïevski qu'elle sauvera le monde ?

Quand j'étais à l'hôpital des Invalides, une jeune infirmière qui parlait russe m'a dit la phrase de Dostoïevski dans cette langue, puis elle me l'a écrite dans mon carnet. Nous avons parlé des auteurs russes que nous aimions, ce sont tout de même ceux qui vous conduisent le plus loin, avec le plus de liberté, dans la souffrance et dans la joie. C'était émouvant, et, dans la lumière estivale de ce lieu splendide, à cet instant, avec ma mâchoire encore trouée, mes sensations folles, oui, j'ai pu croire que la beauté sauvait, sinon le monde, du moins mon monde. Ça n'a pas duré. ■

* « *Le Lambeau* », de Philippe Lançon, éditions Gallimard, 511 p., 21 euros.



DESSIN FABRIEN CLAIREFOND



« Le Lambeau »
Philippe Lançon
ÉDITIONS GALLIMARD,
511 PAGES, 21 EUROS.